

CHAQUE FAMILLE A SES DÉMONS

SOUHEILA YACOUB

EVIL DEAD BURN

UN FILM DE
SÉBASTIEN VANIČEK

AU CINÉMA LE 8 JUILLET

METROPOLITAN
FILMEXPORT

NEW LINE CINEMA

GHOST HOUSE
PRODUCTIONS

SEVEN SEAS
BY JAMES HANCOCK

METROPOLITAN FILMEXPORT

Présente

Une production New Line Cinema, Screen Gems & Ghost House Pictures

Un film de **Sébastien Vaniček**

EVIL DEAD BURN

**Souheila Yacoub
Tandi Wright
Hunter Doohan
Luciane Buchanan**

Scénario : Sébastien Vaniček & Florent Bernard

Durée : 1h50

Sortie nationale : 8 juillet 2026

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur :
metrofilms.com

Distribution :

METROPOLITAN FILMEXPORT
29, rue Galilée - 75116 Paris
Tél. 01 56 59 23 25
info@metropolitan-films.com

Relations presse :

DARK STAR
Jean-François Gaye
jfg@darkstarpresse.fr
Tél. : 01 42 24 15 20

L'HISTOIRE

Après l'enterrement de son mari, Alice se rend dans la maison isolée de sa belle-famille pour partager un dernier repas à sa mémoire. Mais la réunion familiale bascule dans l'horreur lorsque ses proches se transforment, l'un après l'autre, en créatures démoniaques. Confrontée à cet enfer, Alice découvre que les vœux prononcés autrefois continuent de la lier à son mari... bien au-delà de la mort.

ENTRETIEN AVEC SÉBASTIEN VANIČEK

Comment se sont faits les premiers contacts entre vous et Ghost House Pictures, la société de Sam Raimi ?

VERMINES a été sélectionné dans de gros festivals internationaux, comme Venise, le Fantastic Fest ou Sitgès, et y avait obtenu des prix – le film n’était même pas encore sorti en France. Les studios américains ont commencé à me faire des appels du pied, comme ça arrive souvent aux réalisateurs qui se révèlent subitement avec un film. Pour voir, je suis allé à Los Angeles rencontrer ces studios. On me proposait de réaliser des scénarios déjà écrits, mais je n’avais pas du tout envie de tomber là-dedans. Je ne ressentais aucune urgence à aller aux États-Unis, je voulais continuer à faire des films en France. Puis, au milieu de tout ça, il y a eu le rendez-vous avec New Line puis Ghost House, qui ont en commun les droits d’EVIL DEAD : les gens étaient formidables, ils avaient vraiment compris VERMINES. Ces rendez-vous-là ont été très intéressants. Un jour, j’ai reçu un email du producteur exécutif Romel Adam, qui me disait : « On compte faire un autre EVIL DEAD. Ça fonctionne comme des spin-offs, il n’y a pas besoin de lier les différents films entre eux. Ce n’est ni une suite, ni un prequel. On serait très intéressés d’avoir ta vision sur cet univers ». Ce mail a tout déclenché pour moi parce que là, on me proposait d’écrire et en plus, je n’avais aucune règle à suivre. En tête, j’avais encore le EVIL DEAD de 2013 de Fede Alvarez, qui était un remake, mais auquel il avait apporté toute son énergie et ses envies. Tout à coup, je me suis souvenu de moi, plus jeune, en train de regarder ce film et de me dire que Fede Alvarez avait eu de la chance qu’on lui offre une telle opportunité. Donc j’ai tout de suite appelé Florent Bernard et je lui ai proposé d’écrire un traitement d’une quinzaine de pages avec ce que, nous, on ferait si on nous laissait faire un EVIL DEAD.

Cette liberté de pouvoir travailler avec Florent Bernard, votre coscénariste de VERMINES, ça a été un facteur déterminant ?

Oui, je leur ai tout de suite dit que VERMINES, ce n’était pas uniquement moi et que je n’écrirais donc pas EVIL DEAD tout seul. J’avais envie de continuer à travailler avec Florent car il m’équilibre énormément, il arrive à structurer ma pensée. Et en plus, c’est un immense fan de la franchise EVIL DEAD ! C’était parfait. On ne m’a rien imposé alors on a envoyé ce traitement. Mais il n’y avait absolument aucune certitude qu’ils partiraient avec l’histoire qu’on leur proposait.

Plus largement, quelle est votre relation au cinéma de Sam Raimi ?

Même si je trouve que le film d’horreur est un territoire très amusant pour un réalisateur qui a envie de s’essayer à des choses très techniques, je ne suis pas aussi porté sur ce genre que les gens peuvent le croire ! Je suis beaucoup plus mainstream que ça – mon film préféré, c’est GLADIATOR. Mais Sam Raimi, ça va au-delà. Je l’ai connu via SPIDER-MAN puis l’extraordinaire SPIDER-MAN 2. Ces deux films m’ont scotché. Je n’ai découvert EVIL

DEAD qu'après – grâce à celui de Fede Alvarez, donc. Je ne l'avais même pas vu en salle mais en DVD. C'est comme ça que j'ai plongé. C'était une période où je creusais beaucoup ma culture : j'achetais les DVD en fonction des jaquettes que j'aimais bien ; cinq DVD pour 30 euros et je prenais, je prenais, je prenais ! J'ai fait ma cinéphilie comme ça, dont EVIL DEAD. Après celui de 2013, j'ai regardé les premiers et j'ai compris leur impact.

Comment fonctionne votre binôme avec Florent Bernard ?

Dans l'écriture, je suis plutôt la peau et le muscle du film. Florent, lui, c'est l'ossature, le système nerveux. J'ai des idées de scènes, de tensions, de sons, d'images, de trucs un peu extrêmes, de travail de la caméra et une espèce de plan un peu vague d'où j'aimerais aller. Puis Florent se saisit de tout ça, il le passe dans son shaker, il interprète, il amène toutes ses idées, un dialogue s'installe et ça commence à se structurer. Ça devient trois actes et des personnages complexes... Parfois nos sessions de travail se résument à se poser devant un film et parler. Ça sort du sable sans qu'on s'en rende compte ! Il me décrit un conflit dramaturgique et j'ai tout de suite envie de le pousser à l'extrême, ça me donne des idées de scènes physiques et viscérales. Et lui, il traduit ça par le texte et par le propos.

Sur EVIL DEAD BURN, qu'avez-vous déterminé en premier ? Quelles ont été vos premières idées fondatrices ?

Déjà, on a revu tous les films de la franchise. Puis on s'est demandé tout simplement : « C'est quoi, EVIL DEAD ? ». Chaque fan a sa définition : pour certains, EVIL DEAD c'est Ash. Pour d'autres, la tronçonneuse ou les litres de sang. Le livre des morts. La dague. Etc. Florent et moi, on trouvait que c'était plus que tout ça. Pourquoi ces films sont devenus aussi importants pour les gens ? Pourquoi tout le monde les a regardés et pourquoi ça a marqué à ce point ? Nous, notre truc, ça a été de répondre à ça en faisant une grande histoire d'amour. Est-on prêt à tuer les gens qu'on aime – nos meilleurs amis, notre compagnon, etc. Est-on prêt à faire ça par amour ? Il s'agit d'un acte si terrible... C'est la première chose qui nous a parlé. Faire une histoire d'amour tragique. EVIL DEAD parle de la mort alors pourquoi pas faire une histoire sur la mort de l'amour ? Notre première idée nous a menés à vouloir raconter l'histoire de cette jeune femme qui veut se séparer de son mari et en terminer avec quelque chose. Quelles sont les conséquences, quand on met fin à quelque chose d'aussi puissant ? Très vite, le motif du feu est arrivé – le feu qui te brûle quand tu es amoureux, qui t'anime, qui te fait bouger des montagnes et au final, le feu destructeur.

En contrepoint d'Alice, il y a trois personnages masculins qui, chacun à leur manière, représentent une toxicité et une violence. EVIL DEAD BURN est très contemporain et moderne dans sa manière de regarder les violences faites aux femmes...

Oui, à partir de l'amour tragique, ces idées se sont développées. On avait très à cœur d'avoir un propos fort sur ces sujets et notamment sur la place de la femme. Parfois, on ne contrôle pas les choses quand on écrit et quand on a décidé de mettre en conflit la mère et la belle-fille, les personnages de Susan et Alice, on s'est rendu compte qu'on avait là deux

philosophies très différentes sur les « devoirs », et j'insiste sur les guillemets, d'une femme. La mère voit la femme d'une manière et sa belle-fille remet ça en question. Après, Florent et moi étions très conscients que le script était écrit par deux hommes : on a donc essayé d'établir une distance, d'être subtil. On ne voulait pas aller trop loin. Au départ, la violence de Will, dans le texte, était un peu plus légère. C'était un peu plus insidieux. On avait un couple dysfonctionnel et toxique. Au fur et à mesure, en construisant le méchant final on a voulu pousser les curseurs, tout en gardant une certaine pudeur. Parce que je ne veux pas me servir de ces sujets pour faire du divertissement. On a cherché à avoir un propos juste.

Dans ce contexte, avez-vous particulièrement questionné votre représentation graphique de la violence et votre mise en scène, notamment en regard de toute une culture ancestrale de la « final girl » ?

Oui. Chaque blessure d'Alice a été le sujet de longues discussions, de l'étape du scénario à celle du maquillage. J'avais constamment en tête cette image de fin, de Souheila Yacoub qui s'allume une cigarette, avec un zoom-in : je voulais que les spectateurs se disent qu'ils connaissent cette image, qu'ils ont malheureusement déjà vu des femmes avec des visages comme celui-là. Soit parce que ça a été relayé dans les médias lorsque les victimes étaient des célébrités. Soit parce qu'ils connaissent des femmes dans leurs vies qui les ont subies. En tout cas, je ne voulais pas que ce soit over the top, avec du sang partout sur le visage. Je voulais que ce soit très cru. Bien sûr, on a beaucoup réfléchi aux mises à mort des divers personnages pour qu'elles soient cathartiques pour le spectateur et pour le personnage de Souheila. Mais il fallait qu'il y ait un regard sur ce que vivent ces deux femmes, Susan et Alice. Par exemple, le long plan séquence qui a servi de teaser : bien sûr, c'est un plan super cool, très technique. Mais avec ce plan, je souhaite mettre le spectateur dans une sorte de train fantôme de violence domestique – une violence qui existe partout. Alice est en train de ramper et ce qui se passe autour d'elle, ça arrive malheureusement véritablement dans des tas de foyers. Donc le film sait être fun avec les coupe-bordures, les portes de lave-vaisselle ou autre. Mais quand on est avec Susan et Alice, j'avais envie de quelque chose de plus pudique.

C'est ce qui fait d'EVIL DEAD BURN un film d'horreur ésotérique « réaliste », non ?

Oui et c'était important pour moi. Je ne voulais pas aller dans la course aux litres de sang. En revanche, je voulais faire le EVIL DEAD le plus brutal et que le film reste dans la tête des spectateurs après la séance. Que ça les marque. Ça avait déjà été mon but avec VERMINES via le regard qui était porté sur les cités, sur la différence, sur la xénophobie. Je voulais conserver cet aspect très cru et terre-à-terre.

Comment avez-vous construit le personnage d'Alice ? Elle est très loin des stéréotypes du cinéma d'horreur...

Conserve quelque chose de très français dans notre approche me tenait à cœur. Dès le départ, j'avais dit à Florent que même si on allait écrire des choses irréelles, je voulais qu'on conserve ce truc très terre-à-terre donc, et que ça s'applique aussi aux personnages. C'était la force de VERMINES, d'ailleurs – si j'avais des araignées chez moi et qu'il y en avait trop, je réagiserais exactement comme les personnages du film. J'avais donc à cœur que, face à ce qui se passe dans EVIL DEAD BURN, nos personnages, et Alice en particulier, réagissent avec étonnement. Donc notre final girl, elle est terrifiée de bout en bout ! Ce qu'elle peut avoir de badass ne vient pas d'une punchline. Même quand elle dit « Fuck your family », il y a de la terreur. Sa plus grande force, on la voit à la fin, lorsqu'elle dit à Will que l'aimer, ça ne suffit pas. Puis quand l'urgentiste lui demande qui lui a fait tout ça, elle ne répond pas « des démons » mais « mon ex-mari ». Sa force, sa puissance en tant que personnage, elle est là. Avec ce regard plongé dans celui du public, je voulais que ça parle aux femmes et aux hommes. J'avais en tête le dernier plan de MEMORIES OF MURDER. Bong Joon Ho avait expliqué être sûr que le vrai tueur verrait un jour son film et il voulait qu'il soit regardé droit dans les yeux. Par son regard, Alice est si forte que je n'avais pas besoin de punchline, de cri de guerre, de la badigeonner de sang. Je veux que des femmes trouvent de la force en elle, qu'elles puissent s'identifier à elle, et que des hommes aient honte en la regardant.

Comment avez-vous choisi Souheila Yacoub pour ce rôle ?

Avant de tourner VERMINES, mon producteur Harry Tordjman m'avait emmené voir Souheila au théâtre, en me disant qu'elle était extraordinaire et que je devais lui proposer un rôle. Je n'y connais rien au théâtre et j'ai été subjugué. La pièce [« Tous des oiseaux » de Wajdi Mouawad] était fantastique et Souheila hyper physique, dans l'expression du corps – une qualité qui me parle parce que ma mise en scène est là-dedans. Je l'ai rencontrée après la représentation, mais au final elle n'a pas pu être dans VERMINES, car elle avait d'autres gros projets déjà signés, dont DUNE 2. En France, Souheila est une des actrices les plus physiques et je savais que, sur EVIL DEAD BURN, elle allait pouvoir assurer pendant quatre mois, ramper, suer, avoir chaud, froid, hurler, pleurer. Elle est carnassière, elle est incarnée. Je la visualise comme une boule de nerfs. J'adore filmer le physique, les corps, les ombres, les déplacements. Et avec elle, c'était ultra inspirant.

La scène des funérailles constamment interrompues par le bruit des travaux est très marquante car elle joue sur un humour noir à la fois très français et très EVIL DEAD mais qui injecte aussi une grande tension. Comment est-elle née ?

Tout ce qui s'y passe traduit ce qu'Alice ressent en elle : ne pas réussir à réfléchir, à penser, avoir l'impression que personne ne comprend ce qui est en train de se dérouler autour d'elle et qui l'isole de plus en plus. Mais il y a aussi du vécu dans cette scène : j'ai un souci d'hyper vigilance. Aux funérailles auxquelles j'ai assisté... je me suis souvent dit que la personne qui

nous reçoit et fait une oraison funèbre, c'est peut-être sa huitième de la journée. Et nous, on est là en train de pleurer quelqu'un. Il y a de la poussière. Ça ne sent pas bon. Les enceintes ne marchent pas. C'est le business de la mort. C'est quelque chose de très grotesque et de très EVIL DEAD, c'est vrai, de jouer avec la mort, de la prendre en dérision... avant de rentrer en enfer.

Cette scène permet aussi d'identifier Alice dans toute son identité française. Elle ne se conforme pas à une bienséance très américaine...

Exactement, elle ne triche pas. Elle a vécu la violence, elle a pardonné à son mec. Elle essaie d'avancer. Et donc, elle est obligée de tenir tête, d'avoir un bagout. Et pourtant, on voit sa fragilité. Dans 2 ou 3 plans, on remarque ses larmes monter. Elle retient beaucoup de choses. Aux États-Unis, ne pas préparer de discours, ça ne passerait pas du tout alors qu'en France, oui. Après tout, elle l'a pleuré pendant deux semaines. Elle est KO. Il n'y a plus rien en elle. Ce moment est intéressant pour le spectateur car il va peut-être se demander si elle est vraiment triste, si elle culpabilise parce qu'elle voulait le quitter. Ou est-ce qu'elle culpabilise de se sentir mieux parce que c'est fini ? Toute cette ambiguïté est très européenne.

Vos choix musicaux servent aussi à affirmer cette identité française ?

Oui, à 200%. La musique était très importante pour moi. Les chansons sont dans le scénario. On a tout de suite voulu un personnage français au centre de l'histoire pour l'isoler au cœur de ces Américains. Il fallait donc la soutenir par la musique. Celle du mariage, sur laquelle on peut imaginer qu'ils ont eu leur première danse. Dans le club au début, en fond, c'est aussi de la musique française car on imagine que Will, qui est fan de la France, passe des musiques françaises. Et pour le générique de fin, c'était inenvisageable pour moi d'avoir une chanson américaine : ça aurait voulu dire que la belle-famille avait gagné. On a donc une composition originale faite avec une rappeuse française, Chilla, qui a écrit un texte évoquant l'indépendance d'Alice. J'avais à cœur, si je faisais un film américain, de montrer mon amour pour la France, de prendre ce qu'on fait de mieux dans nos scénarios, dans notre mise en scène, dans nos musiques, et de l'associer à ce qui se fait de mieux aux États-Unis, dans le divertissement et les moyens qui sont mis en œuvre.

Votre monteur Maxime Caro fait ici ses débuts sur un long-métrage. Il avait monté le générique de VERMINES, qui était très clippé. Sur EVILDEAD, cherchiez-vous quelque chose de particulièrement nerveux ?

On a quand même collaboré avec Nassim Gordji Tehrani, qui avait monté VERMINES. Elle nous a vraiment aidés sur les personnages. On avait besoin de sa vision, notamment parce qu'on était deux hommes et on avait donc besoin de sa sensibilité pour s'assurer que le traitement du propos était correct. Nassim a été capitale. Avec Max, ça a été un coup de foudre artistique et technique. Quand on s'est rencontrés pour le générique de VERMINES,

ça a matché tout de suite, Max est un génie du clip et de la pub. Sur EVIL DEAD BURN, j'étais en tournage en Nouvelle-Zélande et le montage se faisait en parallèle à Paris. Je voulais un montage nerveux pour que le film soit vécu physiquement par le spectateur. Il y a des images que les gens ne verront même pas, qui durent un dixième de seconde à peine, mais qui vont alourdir les chocs, la brutalité de certains moments. Certains plans très courts ou certains mouvements de caméra doivent être coupés au bon moment. L'esthétique de l'image et le montage vertical, l'alliance image-son, c'est capital pour moi.

EVIL DEAD a son cahier des charges : la caméra volante, un certain sens de l'humour. Il y a d'autres passages obligés ?

Pour moi, le cahier des charges se résumait à ce que m'a dit Sam Raimi : « Amuse-toi, va plus loin, toujours plus loin, creuse-toi le cerveau, ne sois pas correct – ce sont les films les plus immoraux qui soient. Amuse-toi avec les deadites, fais-leur dire les choses les plus sombres possible – ce sont des démons intelligents. » C'est ça que j'aime aussi avec EVIL DEAD : c'est un « lore » à part entière. Les deadites sont les éléments les plus propres à EVIL DEAD, qu'il fallait respecter. Comment ils fonctionnent, comment ils se déplacent, ce qu'ils font, comment ils s'amuse avec leurs proies, leur côté très animal. L'humour n'est pas obligatoire – Fede n'en avait pas mis dans le sien. Mais Florent et moi aimons bien ça, on en avait mis dans VERMINES. Ça sert à relâcher la tension par moments. Les gens sont tellement tendus que le rire va être d'autant plus fort. Nous, on avait un personnage qui était fait pour ça, qui ne comprend rien de ce qui se passe autour d'elle. C'était ultra plaisant à faire. Au-delà, il fallait juste s'amuser comme Sam Raimi l'a fait quand il avait 25 ans et qu'il mettait une caméra au bout d'un motocross.

Lorsqu'Alice se saisit du coupe-bordures, on ne peut que penser à Ash et la tronçonneuse... Comment avez-vous abordé la notion de références à la franchise ?

On savait qu'on allait jouer avec l'image de la tronçonneuse. Je fais un plan, à un moment, pour que le spectateur se dise « Ah, enfin ! ». Et en fait, c'est un marteau-piqueur ! Je voulais jouer avec les codes, le Necronomicon, la dague, le coupe bordures / la tronçonneuse. Il faut quand même que les gens en aient pour leur argent. Et puis EVIL DEAD, c'est donner de la puissance aux objets du quotidien car ce sont les seuls films d'horreur où les protagonistes vont combattre les démons. Donc, il y a de la baston. Avec Florent, on est allés dans une grande surface de jardinage pour regarder les outils qu'on pourrait utiliser. Puis un jour, chez lui, on a vu le lave-vaisselle ouvert... En fait, la violence quotidienne, c'est la plus percutante car elle permet de s'identifier : « Si je me fais attaquer chez moi, je prends quoi pour me défendre ? »

Et puis il y a des références à VERMINES – une araignée et les fameuses Nike TN...

Encore plus que VERMINES, je voulais garder Noisy-le-Grand et le 93 près de moi. Il y a donc une bouteille de vin avec le numéro 93 ! Quand j'ai parlé de ça à l'équipe des accessoires, ils ont adoré. Ils se sont beaucoup amusés avec tout ça. Par exemple, il y a une cassette dans le décor : c'est VERMINES comme si elle avait été enregistrée à la télé ! Et oui, en ce qui me concerne, il y a les Nike Requin TN... Je veux montrer que je n'ai pas changé, que tous les trucs qui m'ont fait et construit sont là. Qu'Alice porte des TN dans EVIL DEAD, je trouvais ça juste cool. Quant à l'araignée, je savais qu'un insecte devait se faire écraser et je n'ai pas hésité une seconde.

ENTRETIEN AVEC SOUHEILA YACOUB

Vous avez rencontré Sébastien Vaniček à l'époque où il préparait VERMINES. Comment ça s'est passé ?

La première fois que je l'ai rencontré, je sortais d'une représentation de « Tous des oiseaux » de Wajdi Mouawad à La Colline. La pièce dure quatre heures et est très intense. J'étais KO car je jouais tous les soirs – et ce, pendant un mois. Le producteur Harry Tordjman, que j'avais déjà rencontré auparavant, me dit : « J'ai quelqu'un à te présenter. C'est un jeune réalisateur. Il n'a fait que des courts-métrages pour le moment, mais il a une super idée de film où des araignées envahissent une banlieue. » Seb est à l'opposé du cliché du « cinéaste parisien », on dirait un gentil rugbyman. J'ai été impressionnée par son ambition. J'étais très intriguée car avoir une idée comme celle-là en France, réunir un budget pour un tel premier film, ce n'est pas banal. Je me disais : « mais qui est ce mec ? ».

Puis il revient vous chercher pour EVIL DEAD.

J'ai trouvé VERMINES brillantissime. Théo Christine, qui joue dans le film et qui est un ami, m'a envoyé un message : « Écoute, c'est un truc de fou, ce qui arrive au réalisateur de VERMINES ! Sam Raimi lui confie le prochain EVIL DEAD et il veut te voir pour le rôle. » Je l'ai donc revu deux ans après notre première rencontre, au moment où je commençais de mon côté à travailler chez les Américains. Ça tombait bien que ce soit sur ce projet précisément qu'on se retrouvait. Lorsqu'il me présente le projet, il me dit que ça ne va pas être un film d'horreur classique, mais quelque chose d'engagé, d'engageant, avec une histoire très développée. Comme à l'époque je ne connaissais pas trop EVIL DEAD et que je ne suis pas très branchée film d'horreur – je suis très peureuse –, ça a clairement piqué ma curiosité.

EVIL DEAD BURN traite notamment des violences faites aux femmes. Vous avez joué dans LES FEMMES AU BALCON de Noémie Merlant qui en parlait déjà. Est-ce un thème qui vous tient à cœur ?

Oui. Sébastien a pu me dire qu'EVIL DEAD BURN était un film féministe. Mais je trouve le terme réducteur. S'il est féministe parce qu'il traite des violences faites aux femmes, ça ne m'intéresse pas du tout. Un film « féministe » doit avoir un rôle principal féminin hyper complexe et très écrit. Jouer la « final girl » clichée, ce n'est pas ce que je recherche. Il me fallait de la substance, ce avec quoi il était tout à fait d'accord. Avec son scénariste Florent Bernard, il voulait faire appel à une comédienne qui participerait réellement à l'élaboration du personnage.

Comment avez-vous travaillé ensemble sur le personnage d'Alice ?

J'ai vu Sébastien et Florent plusieurs fois : comme ils avaient écrit un premier rôle féminin, ils voulaient mon avis. On a donc beaucoup travaillé en amont. Je me suis laissé fondre dans l'univers de Sébastien ; si certains de nos goûts diffèrent, je comprends qu'il faille correspondre à une franchise, qui a déjà ses codes, ne jamais manquer de respect aux fans et rentrer dans un moule. Mais il faut aussi apporter notre patte française, notre identité. Sur le plateau, Seb est très généreux, très ouvert, il accueille vraiment vos idées avec bienveillance. Il me disait parfois : « Tu connais Alice mieux que moi aujourd'hui ». J'étais très à l'écoute mais c'est vrai que j'avais la liberté de pouvoir dire : « elle ne réagirait pas comme ça, elle ferait ça comme ça »... Je n'étais pas une marionnette ou une simple interprète.

Comment décririez-vous Alice ?

Dans certains scénarios que je reçois, je déplore que les personnages féminins n'aient qu'une seule couleur : la femme forte, la victime, etc. J'ai très tôt dit : « je ne veux pas être une petite chose... Je veux que ce soit plus compliqué que ça, qu'elle ait des défauts, qu'elle soit réelle et parfaite dans son imperfection ». Je voulais que, parfois, Alice soit chiante, confuse... Et puis, comme on est dans un film d'horreur, qu'elle ne sache pas quoi faire ! Je n'avais pas envie d'être la badass, la final girl... Chacune de ses décisions devait avoir du sens, que ce soit logique dans le fait... que ce soit illogique. Déjà, Alice est en deuil : elle n'a pas de make-up, pas de coiffure, elle est habillée comme un sac à patates... Je ne voulais surtout pas finir en débardeur... Ou être hypersexualisée. J'ai vite dit à Sébastien aussi que la scream queen, très peu pour moi. Je ne sais pas crier. J'ai déjà été confrontée à des situations effrayantes et je n'ai jamais hurlé dans les aiguës. Ça ne me correspond pas. Bien sûr dans la vie, aucun Deadite n'a jamais voulu me tuer, mais je suis contente de montrer une autre facette d'un personnage de film d'horreur. On a voulu être réalistes avec les émotions d'Alice. Je n'ai pas travaillé différemment que sur un film d'auteur ou un film indépendant ou sur le film de Noémie Merlant par exemple. On adore ça, les punchlines hollywoodiennes : elles font partie de la franchise et Sébastien en a injecté ici et là. Mais c'était important pour nous qu'EVIL DEAD BURN soit un bon film avant d'être un bon film d'horreur.

Vous évoquez le réalisme émotionnel du film : sur le plateau, aviez-vous l'impression de jouer dans un film d'horreur ?

Je prends l'exemple de la scène de la salle de bain : on a mis trois mois à l'écrire et on l'a même réécrite avec Tandi Wright, qui joue ma belle-mère. On l'a travaillée comme « un film dans le film ». C'est là où le réalisme doit rester le mot d'ordre. Cette scène était compliquée car on ne voulait pas que ce soit un règlement de comptes, contrairement à ce que la production voulait. Mais avec des Deadites à nos trousses, ce n'est pas franchement le moment de discuter... En revanche, il y a beaucoup de scènes où on se régale, car la performance est uniquement physique. Je respire très fort pendant tout le film parce que je

suis à bout de souffle. Et du coup, je me suis demandée si les spectateurs n'allaient pas se lasser ! Émotionnellement, ce n'est pas si intense. C'est surtout physiquement où il faut tenir le rythme.

Votre passé d'athlète vous a-t-il aidé à être endurante ?

Oui, beaucoup. Pour moi, l'action n'est pas un problème, d'autant que j'aime ça. Je voulais faire le maximum de cascades, dans la limite de ce qui est légal et sûr évidemment. C'est sûr que c'était extrêmement épuisant. Mon corps était couvert de bleus. C'était très, très physique. J'ai terminé ce tournage lessivé. Il m'a fallu un petit mois avant de m'en remettre.

Qu'est-ce qui est épuisant ?

Plusieurs choses. Par exemple, le plan séquence que vous avez vu en teaser : on a dû le faire entre huit et douze fois. Au début, je disais à mes partenaires : « vous avez de la chance, vous avez des trucs un peu drôles à jouer alors que moi, je dois juste ramper au sol. » Sauf que je ne me rendais pas compte que je devais « tenir la scène ». Et j'ai adoré car c'est un travail d'équipe. Je viens en effet du milieu de la gym et j'ai toujours travaillé en groupe. Ce qui m'a plu, c'est que si je n'étais pas à ma marque, à ce moment précis, la caméra ne pouvait pas choper la table derrière ; si je n'attends pas à ce moment-là, à cet endroit-là et si je ne lève pas ma tête correctement, ce truc ne pourra pas tomber. C'est de la pure chorégraphie et j'avais mille choses auxquelles penser. Je ne devais pas aller trop vite, je ne pouvais pas être trop relevée parce que sinon, ils chopaient le câble du haut. Il fallait que je gère ma vitesse, pour que les cascadeurs aient le temps de faire le tour et effectuer une autre action. J'étais comme un métronome. Ce travail collectif était physique et super excitant. Ensuite, dans les films EVIL DEAD, l'histoire se déroule sur une nuit. Pendant quatre mois de tournage, on doit correspondre aux émotions d'une même nuit. Si je joue une scène où je pleure, pendant trois semaines ou un mois, je dois pleurer tous les jours. En soi, ce n'est pas un problème parce que c'est quelque chose que j'aime beaucoup faire, c'est une zone de confort. Mais après avoir pleuré pendant un mois d'affilée, ton cerveau ne reconnaît plus toujours si c'est le travail ou pas. C'était psychiquement un peu difficile. Par moments, je n'y arrivais plus, j'étais vidée, je rentrais chez moi, toute seule en Nouvelle-Zélande et je pleurais pour rien. L'usure du corps et de l'esprit était très difficile.

D'autant que la Nouvelle-Zélande, c'est loin.

J'ai eu beaucoup de chance car mon mari et une amie ont pu venir me voir après deux mois de tournage. Mais au départ, c'était un peu déroutant parce que c'est littéralement le bout du monde par rapport à la France. C'était l'hiver, il faisait nuit à 16h30. Dans mon nouvel appartement, je me sentais un peu seule ; je parlais anglais chaque jour et ça représentait un effort. Il y a des solitudes dont les gens ne se rendent pas compte. Ça arrive sur plein de tournages, certes, mais ici, il y avait aussi le décalage horaire qui vous empêche d'avoir un contact normal avec l'Europe. Au début, je me disais : « Qu'est-ce que je fous là ? Ça va être

long... » Jusqu'à ce que je me rende compte que c'était une grande chance. On a très peu accès aux problèmes locaux et plus du tout à ceux de la France. Du coup, une bulle se crée et elle fait un peu de bien. Les gens que j'ai rencontrés ont été extrêmement gentils, l'équipe technique était très bienveillante. Je me suis particulièrement bien entendue avec les autres acteurs. On a été comme une famille très soudée. On dînait ensemble, on allait boire des verres, on travaillait les textes ensemble. Alors qu'on bossait ensemble toute la semaine, un dimanche, Tandi nous dit : « Je suis présidente d'une association d'acteurs à Auckland. Je vais présenter un projet, vous voulez venir ? » Et on l'a tous accompagnée pour participer à une conférence. C'était vraiment super. EVIL DEAD, c'était humainement merveilleux.

L'accent d'Alice a-t-il été un sujet ?

On en a beaucoup parlé. Au début, Sébastien se demandait si je devais « frenchiser » un petit peu l'accent. Moi, je n'étais pas trop pour car j'avais peur que le personnage tombe dans un certain cliché. C'est peut-être juste une femme qui parle bien anglais, ça arrive ! (Rires.) On ne connaît pas tout son passé non plus. Il fallait aussi que les Américains comprennent ce que je dis. J'avais mon accent naturel, mais les efforts de prononciation pouvaient varier en fonction de la fatigue que mon personnage pouvait ressentir. Ça aurait sonné tellement faux si, d'un coup, elle est super énervée, seule, et qu'elle hurle « fuck ! ». Les réflexes viennent dans ta langue maternelle. Les mots en français servent à expliquer qu'Alice est seule dans un pays étranger, qu'elle n'est pas dans son « milieu naturel ».

Y a-t-il une scène qui a été particulièrement compliquée à tourner, que ce soit techniquement ou émotionnellement ?

J'en reviens à la salle de bain. Il y a eu beaucoup de versions différentes en écriture. Techniquement, physiquement, trouver la scène a été compliqué. Sur le plateau, on avait les trois murs de la salle de bain. Le quatrième mur était ouvert pour la caméra et l'équipe. J'avais la sensation d'être au théâtre, devant un public. Ce n'était pas très naturel pour moi. Elle m'a pris la tête, cette scène ! Mais au final, elle est super. Je pense qu'on a trouvé le bon compromis entre « il faut qu'on se dise les choses » et « je dois m'échapper tout de suite de là ». Alice vient de sauver sa belle-mère alors qu'elle a voulu la tuer. C'est tordu. Je me disais qu'il fallait quand même qu'elle lui dise quelque chose : « Ta gueule ! », c'est ça qui est sorti. Il y avait parfois trop de dialogues, trop de discussions. Or, Alice ne perd pas de temps avec quelqu'un qui n'en vaut pas la peine. Elle est loin d'être stupide.

EQUIPE ARTISTIQUE

Alice SOUHEILA YACOUB
Susan TANDI WRIGHT
Joseph..... HUNTER DOOHAN
Thya..... LUCIANE BUCHANAN
Edgar EROLL SHAND
Polly MAUDE DAVEY

EQUIPE TECHNIQUE

Réalisation SÉBASTIEN VANIČEK

Scénario SÉBASTIEN VANIČEK
..... FLORENT BERNARD

Producteurs ROB TAPERT
..... SAM RAIMI

Producteurs exécutifs BRUCE CAMPBELL
..... ROMEL ADAM
..... SARAH SPURWAY
..... JOSE CAÑAS
..... LEE CRONIN

Directeur de la photographie..... PHILIP LOZANO
Chef-monteur..... MAXIME CARO
Chef-décorateur NICK CONNOR
Chef-costumière..... SARAH VOON
Maquillage et VFX JANE O'KANE
Compositeurs..... DOUBLE DANGER